

Malmedy. Art & Histoire. a.s.b.l.

Philippe George

Assistant à l'Université
Conservateur du Trésor de la Cathédrale de Liège

« Sur les traces des saints mosans »

La toponymie recèle des noms de saints, la météorologie crée des dictons populaires à leur sujet, le folklore évoque de belles légendes, quelquefois mystérieuses. A notre époque, les prénoms restent peut-être le rapport le plus familier avec un personnage "canonisé". Ces traces quotidiennes conduisent au souvenir de saints; à l'historien de démonter le mécanisme séculaire qui les a produites. L'histoire avec ses certitudes et ses doutes, l'archéologie avec ses témoins rescapés du passé permettent de déployer l'immense éventail de domaines que peut concerner le nom d'un saint.

Depuis plusieurs années, l'étude du culte des saints a retrouvé l'avant-scène de la recherche historique. Si l'on considérait l'hagiographie au sens large du terme comme l'une des sources médiévales les plus riches, beaucoup d'aspects n'en avaient pas encore été explorés : étude sociologique des Miracles, examen des reliques et des documents écrits permettant de les identifier, connaissance de la liturgie à travers notamment les martyrologes, les ordinaires ou les litanies...

Au Moyen Age et même longtemps après, les saints ont acquis une importance que l'on imagine à peine de nos jours. Si ce que l'on appelle les "coordonnées hagiographiques" - à savoir un lieu de culte et une date anniversaire - sont simples et précises, le culte d'un saint est multiforme. Il constitue un tout, qui doit être considéré dans son ensemble pour mieux le comprendre, même si la dévotion emprunte des formes diverses : élévation ou acquisition de reliques, construction d'un sanctuaire pour les abriter, confection d'une châsse et d'oeuvres d'art diverses pour les mettre en valeur, organisation d'un pèlerinage, développement de la liturgie et de la littérature hagiographique.... Son étude exige temps et patience, au point qu'elle ne prétendra être exhaustive que rarement.

I. L'HAGIOGRAPHIE MOSANE

Au sens large, l'hagiographie est "l'étude scientifique des saints, de leur histoire et de leur culte".

1. Les saints mosans

Les artisans de la christianisation de nos régions ont impressionné leurs contemporains, à une époque où la vox populi avait vite canonisé un héros. L'histoire de l'ancien diocèse de Liège est illustrée par une multitude de saints. Toponymes et vocables d'églises immortalisent ce glorieux passé, et les sources hagiographiques contribuent largement à notre connaissance du Moyen Age.

2. Le cadre géographique

L'expression "saints mosans" est un beau raccourci pour désigner les saints retenus dans les célébrations liturgiques propres à l'ancien diocèse de Liège. Félix Rousseau identifiait le pays mosan à la Civitas Tungrorum, circonscription administrative romaine qui deviendrait le diocèse de Tongres-Maastricht-Liège dans ses limites d'avant 1559. La signification géographique stricte de l'adjectif "mosan" ne doit pas leurrer.

Le culte des saints transcende tout cadre géographique, même s'il s'entend déjà bien dans un cadre religieux. Ainsi par exemple, aux portes de l'ancien diocèse de Liège, deux grands monastères, Lobbes et Malmedy, liés à son histoire, voient leurs saints inscrits au propre liégeois. On distinguera les saints originaires du pays, ceux qui y sont ensevelis et ceux dont le culte y fut importé. C'est dire l'immense champ géographique de la recherche, et, plus que dans d'autres régions, le terrain est particulièrement fertile.

Tongres-Maastricht-Liège, trois noms de lieux, trois étapes dans l'élaboration d'un diocèse. "Cette Eglise si ancienne et si célèbre, écrivait en 1746 le jésuite J. Bertholet, a mérité par son sincère attachement à la saine doctrine, le glorieux titre de fille de l'Eglise romaine : "Sancta Legia Ecclesiae Romanae Filia". Cette devise, dont aucune mention n'est antérieure au XIIe siècle, aurait décoré le sceau épiscopal de saint Hubert apposé sur le cercueil de saint Lambert; elle fait partie de ces belles histoires et légendes qui, pour certains, encombrant l'histoire, pour d'autres en forment tout l'agrément. La découverte du vallon de la Légia (dévalant des hauteurs d'Ans jusqu'à l'actuelle place Saint-Lambert) par l'évêque Monulphe et sa prophétie du brillant destin de Liège en est sans doute une autre et l'une des plus belles.

L'axe du diocèse est la Meuse, c'est là, en plus du réseau des routes romaines, un axe de pénétration sur lequel toutefois on est mal renseigné. Bien sûr l'occupation romaine est attestée à Dinant, Namur, Huy et Liège, mais on ignore tout d'une batellerie organisée à l'époque.

Les limites de ce diocèse sont vastes : de la Basse-Meuse à la Semois, et d'Aix-la-Chapelle jusqu'à Nivelles et Louvain. Si ces limites correspondent en gros à celles de la Civitas Tungrorum, de nombreuses exceptions sont à relever et les frontières seront souvent à affiner siècle par siècle.

De Materne, évêque de Trèves et de Cologne (début du IV^e siècle), la légende fait un évangéliste de nos régions et son souvenir persiste en maints endroits. Mais la réalité est tout autre : en 343, on connaît l'existence historique de Servais, évêque de Tongres. C'est la première mention du diocèse qui deviendra celui de Liège.

3. La recherche historique

Reprenant le plan et les directives du jésuite Héribert Rosweyde (1569-1629) pour une vaste encyclopédie et édition critique des textes hagiographiques, Jean Bolland (1596-1665) - Bolland est le nom d'une terre tenue par sa famille près de son lieu natal de Julémont, Duché de Limbourg, Diocèse de Liège - et son disciple Godefroid Henschen (1601-1681) publièrent en 1643 les deux premiers volumes des Acta Sanctorum du mois de janvier.

Malgré les vicissitudes des siècles (suppression de la Compagnie de Jésus, révolutions...), leur oeuvre s'est poursuivie jusqu'à nos jours et de grands noms l'ont illustrée : Papebroch, du Sollier, Suyskens, de Buck, de Smedt, Poncelet, Delehay, Coens, de Gaiffier, Halkin...

Cette entreprise séculaire, née dans nos régions, méritait d'être soulignée. Elle fut d'autant plus stimulée par la recherche historique que les matériaux sont particulièrement abondants, et des historiens de renommée internationale se sont frottés aux Vies de saints mosanes. L'hagiographie a pris rang, à part entière, parmi les études historiques.

II. LES MATERIAUX

Constituer un dossier hagiographique exige la récolte du maximum d'informations sur un saint transmises par un nombre important et varié de documents tels Vies, passions, miracles, translations, calendriers, martyrologes, inscriptions, livres liturgiques, litanies, hymnes... et bien sûr l'archéologie et l'iconographie. La moisson achevée viendra l'heure de la critique des sources, l'heure de l'historien.

1. Les reliques

Le Moyen Age a vécu un long développement du culte des saints, qui imprègne toutes les mentalités. Les reliques y ont joué un rôle considérable. Aux amulettes et autres fétiches des peuples germaniques, le christianisme a substitué les reliques dont le succès entraîna rapidement de graves déviations. Mais ces objets sacrés ont su concilier foi chrétienne et croyances profondes du peuple. Dans une société qui éprouvait le besoin du concret et du tangible, l'importance acquise par la religion détermina les fidèles à posséder et toucher l'objet de leur piété. " Le culte des reliques se fonde sur le principe que le contact, l'ingestion, l'usage, la vénération d'une chose ayant fait partie, appartenu ou approché une personne riche en vertu, fait participer aux qualités de cette personne. Le dévôt en vient à attribuer aux reliques une valeur magique ".

A Milan, saint Ambroise dépose dans sa basilique les corps des martyrs Gervais et Protas. Ce cas est significatif du désir de disposer de reliques dès le IV^e siècle. A Rome, les catacombes furent un champ privilégié pour ces appropriations sacrées. La demande augmentant, on dut se contenter de parcelles, détachées des corps saints ou de leurs tombeaux, des objets ayant appartenu aux saints ou seulement frottés à leurs tombes. Par le biais des Croisades, l'Orient vint bientôt à la rescousse de l'Occident.

L'usage liturgique entraîna d'abord ces acquisitions pour la consécration d'un sanctuaire, d'un autel, pour le placer sous la protection du saint ou y favoriser son culte. Mais bientôt il fallut aussi satisfaire la dévotion privée, les reliques importantes constituèrent alors un présent insigne à une personnalité. Le culte du saint prend naissance généralement à son tombeau. Les pèlerinages nécessitent l'aménagement d'une crypte avec un ou plusieurs autels. Le corps du saint, pour répondre à la vénération, est ensuite élevé de terre et placé dans une châsse, par exemple au-dessus du maître-autel ou sur le jubé. Le superbe retable de Stavelot confectionné sous l'abbatiat de l'abbé Wibald (+1158) est significatif de la richesse de la décoration qui peut entourer une châsse - en l'occurrence ici celle de saint Remacle.

Les phases successives de la dévotion entraînèrent la construction de sanctuaires destinés à préserver dignement les reliques. Le sac et la démolition des églises par les Normands nécessita une mise à l'abri des trésors. Une fois la paix revenue, l'ère de la construction de grands édifices commence et la rivalité des chapitres et abbayes nous vaudra certains des plus beaux monuments européens.

Les pèlerinages récoltent l'argent nécessaire aux travaux et, au besoin, les religieux n'hésitent pas à conduire sur les routes les reliques de leur(s) saint(s) patron(s) pour obtenir les fonds supplémentaires destinés à financer les nouveaux édifices. Ainsi les voyages des reliques de saint Ursmer (1060) ou de saint Amand (1066 et 1107).

Dans le diocèse de Liège, cette dévotion exceptionnelle envers les reliques n'est pas sans parallélisme avec l'âge d'or de l'art mosan aux XI^e et XII^e siècles . La châsse elle-même sera modifiée au cours des siècles. Du cercueil ou sarcophage qu'elle représente aux XI^e et XII^e siècles, elle évoluera vers des structures architectoniques qui reproduisent de véritables églises-miniatures, en pleine efflorescence de l'art gothique . L'inventio, l'elevatio puis la (ou les) translatio de saints locaux vont se multiplier. Les objets ayant appartenu au saint ou réputés tels vont constituer un trésor de "reliques historiques", que chaque centre religieux important sera fier d'exhiber à la gloire de son saint patron.

L'insertion des reliques dans la vie quotidienne ne tarda pas : dès le haut Moyen Age, les serments solennels sont prêtés devant châsses et reliquaires, le saint s'érigeant en garant des conventions passées. A travers ses reliques, le saint devient l'intercesseur céleste et par là le symbole d'une institution, d'un monastère, d'un chapitre de chanoines, d'un diocèse. La possession d'un corps saint peut aussi conférer d'autres avantages. En 944, par un véritable raid sur Boulogne, Gérard de Brogne s'empare des reliques de saint Wandrille et s'arroge le titre et les droits de l'abbaye de Fontenelle dont Wandrille est le saint patron. Les pèlerinages renommés sont les remèdes extrêmes contre les handicaps physiques ou autres.

Le toucher direct de la relique est recherché : à Amiens, en 1514, Jérôme Aléandre écrit : " (...) j'ai voulu toucher l'or de la tête de st Jean pour deux pièces d'or et là et dans beaucoup d'autres endroits j'ai touché beaucoup de reliques ". Faute de pouvoir obtenir une relique réelle - un fragment du corps -, les pèlerins rapportent parfois un peu de poussière prélevée sur le lieu saint ou quelque autre souvenir dont ils feront usage contre le mauvais sort. La célébrité d'un lieu se juge à l'importance de son trésor de reliques et obtenir une relique insigne est un sublime honneur. Sur les champs de bataille, la présence du saint à travers ses reliques est gage de victoire.

Les déviations du culte des reliques interviendront vite : les puissants vont vouloir accaparer ces "talismans", source de bonheur et aussi de profit. Ici l'exemple "classique" est celui d'Eginhard : le secrétaire de Charlemagne n'hésite pas à faire appel à un véritable pilleur de catacombes afin de s'approprier des reliques des saints Pierre et Marcellin pour une église qu'il avait fait construire en Allemagne. La fin justifiant les moyens, il sera normal de vendre et d'acheter des reliques. Ce commerce est occasion de "pieux larcins"; certains sont châtiés pour l'exemple, d'autres seront vite officialisés voire récupérés par des autorités religieuses locales.

Les formes diverses que revêt la dévotion et le "trafic" des reliques s'expliquent par l'intérêt majeur porté à ces objets qui dans bien des cas sont lucratifs. Si les reliques majeures - le corps entier d'un saint ou d'importants fragments - sont désirées dans un premier temps, au cours des siècles une demande plus pressante développe la mode des collections de minuscules fragments dûment authentifiés. Derrière les notations souvent sèches des catalogues de reliques se profilent les traits d'une histoire pas toujours très facile à saisir.

Sanctuaire, pèlerinage, objets d'orfèvrerie, liturgie, élévations des reliques ... La littérature hagiographique va elle aussi concourir à promouvoir ce développement extraordinaire du culte de saints. Les récits de miracles contribuent à encourager les pèlerinages.

Les reliques constituent un vrai capital pour une église : elles en sont sa richesse spirituelle, tandis que les reliquaires en sont la richesse matérielle. Leur renommée assure des bénéfices : par les offrandes au(x) saint(s) faites lors des pèlerinages, parfois par des quêtes itinérantes, sont récoltés les fonds nécessaires aux constructions religieuses. L'efficacité de leur pouvoir se manifeste en cas de conflit : argument ultime, leur présence assure le triomphe du bon droit.

Ainsi, à Bouillon en 1141, à Andenne en 1151 et à Steppes en 1213, les reliques de saint Lambert, amenées au coeur de la bataille, donnent la victoire aux Liégeois. En 1071, l'empereur Henri IV et les évêques présents à Liège sont stupéfaits des prodiges entourant l'arrivée des reliques de saint Remacle, arme suprême brandie par les moines de Stavelot pour récupérer leur suprématie sur ceux de Malmedy en dissidence depuis six ans. Enfin, les réceptacles confectionnés pour contenir les reliques sont non seulement des oeuvres d'art mais aussi une réserve monétaire à laquelle on recourra en cas de besoin. L'exemple de l'évêque de Liège Othbert (1091-1119) est célèbre : il n'hésite pas en 1096, au grand dam du chapitre de Saint-Lambert, à faire enlever des plaques d'or recouvrant la châsse du saint patron du diocèse pour réunir la somme nécessaire à l'achat du château de Bouillon au duc Godefroid qui partait en croisade. Parfois les reliques ont été achetées à prix d'or, ce qui peut encore accroître leur valeur.

C'est à vrai dire depuis peu que les sources écrites permettant l'identification des reliques des saints retiennent l'attention des historiens, même si quelques travaux-pionniers ont paru sur certains trésors d'églises. Ces sources sont les listes, catalogues et inventaires de trésors, les documents épigraphiques, les inscriptions dédicatoires d'autels... et surtout les "authentiques", petites lanières de parchemin avec le nom des saints dont elles accompagnent les reliques.

L'intérêt de ces sources est multiple. Sur le plan archéologique, elles éclairent parfois l'histoire d'un édifice religieux ou d'une oeuvre d'art - le contenant, le reliquaire - et, sur le plan historique, elles mentionnent des noms de saints, - on a parfois constaté la précocité voire l'unicité de leur témoignage - de lieux et de personnages. Enfin leur intérêt paléographique est évident. C'est dire le nombre de domaines qu'elles peuvent concerner. Trop souvent ne fut retenu que l'aspect "scandaleux" du trafic des reliques, laissant de côté quantité d'autres centres d'intérêt. Quant au grand public, il ne connaît que le Saint Suaire ou la Sainte Croix, les ostensions ou pèlerinages traditionnels.

Etablir un corpus des sources écrites permettant l'identification des reliques couvrant l'ensemble de l'ancien diocèse de Liège au Moyen Age est ambitieux, tant le cadre géographique est vaste et la matière abondante, comme il a été dit plus haut.

Les recherches préliminaires que nous avons publiées jusqu'à présent concernent les abbayes de Stavelot-Malmedy et de Saint-Trond, de Saint-Jacques et de Saint-Laurent de Liège, les chapitres collégiaux de Tongres, Visé, Huy, Amay, et de Saint-Martin de Liège. L'enquête est en cours.

Il nous reste à passer en revue d'autres sources hagiographiques lato sensu. Pour des raisons d'édition, nous serons plus succinct, mais, que l'on ne s'y trompe pas, la matière est aussi abondante.

2. L'hagiographie stricto sensu

Les sources hagiographiques narratives sont les Actes ou passions des martyrs, les Vies de saints, les recueils de miracles, les récits d'inventions ou de translations de reliques. On parlera de " légendes hagiographiques " dans le sens étymologique du terme : " ce qu'il convient de lire " - "legenda".

Ecrire la vie d'un saint fut un genre particulièrement cultivé en Occident. Ces biographies panégyriques en latin connurent un grand succès, notamment par leur utilisation liturgique. Ces textes révèlent une foule d'indications historiques, certaines traditions peut-être fondées sur le personnage, ... mais surtout une mine de renseignements sur l'époque de leur composition. La Vita peut correspondre à un idéal de sainteté proposé comme valeur d'exemple au goût du jour. La Vita est une justification de la sainteté reconnue : au bas Moyen Age, elle ira jusqu'à constituer un élément du dossier de canonisation introduit en cour de Rome.

Pour assurer la renommée du saint, des recueils de ses Miracles se constituent. Leur intérêt est considérable pour l'historien : description des sanctuaires, des affections, des moeurs d'une région....

3. La liturgie

Le culte liturgique rendu au saint commence par l'inscription de son nom dans un calendrier, pour entretenir sa mémoire. Ce jour-là est le plus souvent le jour de son décès, son "dies natalis". A partir de là, la liturgie du saint peut se développer : mention au martyrologe, lectures de l'office du jour de sa fête, récit de sa vie, de ses miracles, litanies, textes de la messe composés en son honneur...

Les livres liturgiques sont multiples : antiphonaire, psautier, collectaire, sacramentaire...chacun dans son genre peut fournir des indications utiles sur le culte du saint. Le bréviaire, livre de l'office, et le missel, livre de la messe, dont des exemplaires imprimés nous sont conservés dès le XVe siècle, offrent le plus de renseignements. On y observera le degré liturgique réservé à la fête du saint, le développement de son office et de sa messe.

La liturgie liégeoise garde une spécificité qui se prolonge jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. La survivance après le Concile de Trente des offices en usage dans un diocèse depuis plus de 200 ans permet de conserver à Liège d'anciens textes médiévaux, à plus d'un titre intéressant. Les exemples de saint Hadelin et de sainte Ode en témoignent. Chaque église importante du diocèse a désiré suivre un calendrier spécialement adapté à ses usages; la base en est généralement le calendrier liégeois.

Comme le rappelle Dom Jacques Dubois, " suivre l'évolution d'un calendrier n'est pas dresser une statistique aride, c'est un moyen perspicace de connaître l'histoire intime d'une communauté (...) ".

Seuls jusqu'à présent les martyrologes liégeois ont reçu une bonne étude de E. Overgaauw. Certains ordinaires ont eu la chance d'une publication. Si on connaît principalement le calendrier liégeois au XVe siècle, son évolution n'a pas encore été retracée. Quand paraîtra une bonne synthèse sur la liturgie liégeoise?

4. L'archéologie

Les sources archéologiques incluent le ou les sanctuaires dédiés au saint, les fouilles pratiquées y révélant les vestiges du culte - que l'on pense à la collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles ou au sarcophage de Chrodoara à Amay - les reliques réelles, historiques et représentatives du saint... et son iconographie, vecteur de culte par excellence. "De tout temps, les prestiges de l'image ont influé sur l'esprit des hommes". Plus encore peut-être à une époque où l'analphabétisme rend quasi obligatoire l'instruction des fidèles par l'oeuvre d'art. Les cathédrales n'étaient-elles pas d'immenses livres ouverts sur l'Histoire sainte?

5. Autres expressions du culte

Le saint intervient dans les manifestations les plus diverses de la vie quotidienne : protection d'institutions, de biens ou d'individus, serments divers sur ses reliques, recommandations dans des testaments, météorologie populaire... mais la forme la plus coutumière est l'usage de son prénom. Autour de sa fête se développent diverses coutumes locales : une ducasse ou kermesse est organisée, une procession s'organise...

Un dossier hagiographique ne reçoit toute son importance que s'il est considéré dans son ensemble : si l'on veut en saisir toute la portée, tous les domaines possibles de développement du culte doivent être explorés et cela à toutes les époques. Le culte populaire y tient sa place. Le folklore, resté vivace en certains lieux, peut donner des pistes de recherche, qu'il ne faut pas négliger. Ce que les historiens allemands appellent "Kultstätt" est la définition parfaite de cette présence du saint en un lieu sous quelque forme de culte que ce soit.

III. LES RESULTATS

Le souvenir des évangélistes et des saints de nos régions est pieusement conservé dans le calendrier liturgique liégeois dont la richesse est surprenante. Quelques notices biographiques mettront en valeur les figures les plus saillantes.

1. Le siècle des saints

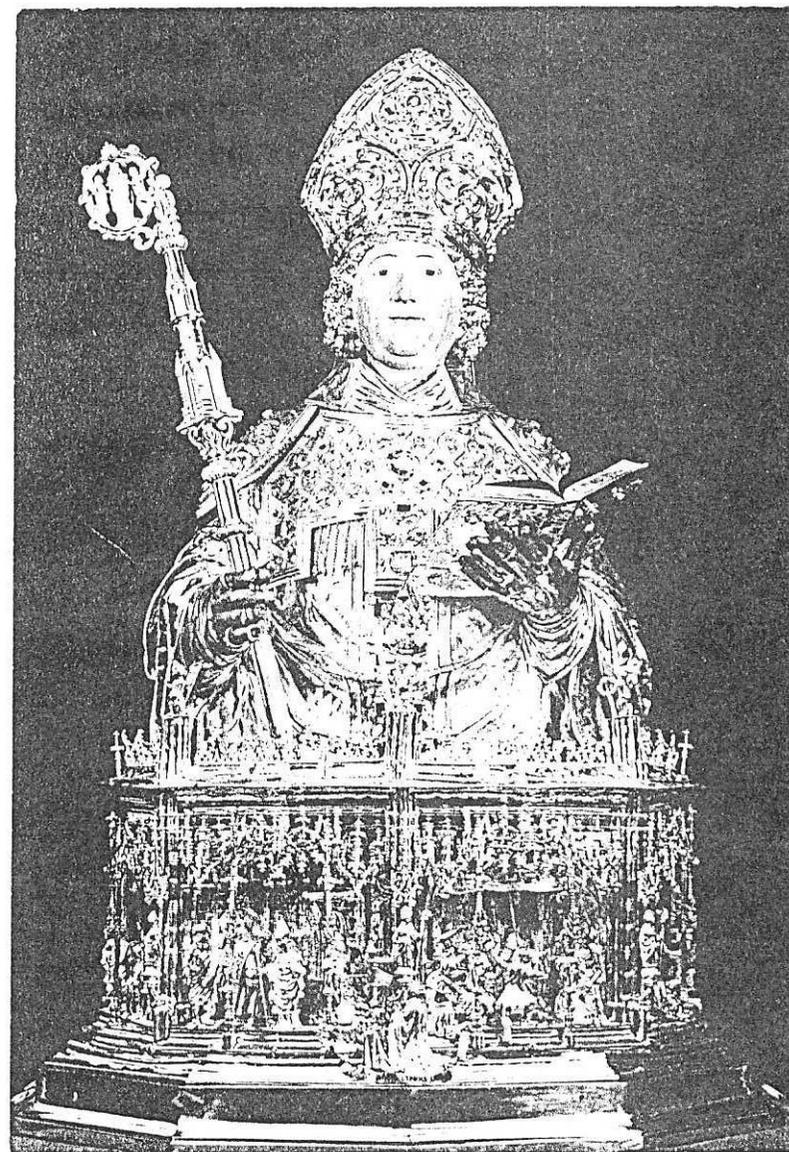
Par cette expression, la recherche historique désigne une période comprise entre 625 et 739; durant ces années s'est déployée l'activité de missionnaires, que la vox populi s'est empressée de canoniser en leur attribuant des "miracles". Le culte d'évêques thaumaturges s'est développé dans des sanctuaires, généralement dédiés à la Vierge, qui jalonnent le cours de la Meuse, colonne vertébrale de l'ancien diocèse. Ainsi en est-il de Servais à Maastricht, Lambert à Liège, Domitien et Jean l'Agneau à Huy, Perpète à Dinant. Les évêques, dont le recrutement devient autochtone, y établissent des résidences. La seconde moitié du VIIe siècle est marquée par un essor important du monachisme et par la constitution d'un réseau de centres religieux. L'action missionnaire est alors assurée par des religieux venant de régions christianisées, des Aquitains issus du Centre et du Sud de la Gaule (Amand, Remacle...), des Scotti, anglo-saxons débarqués d'Irlande et d'Angleterre (tels Feuillen (+655) et Ultain, fondateurs de Fosses).

Ces Scotti introduisent la règle monastique de l'Irlandais saint Coloman; ces principes de vie commune régiront certains monastères, avant l'imposition ultérieure de la règle de saint Benoît. Cette action est soutenue par les évêques et l'aristocratie locale. Les liens familiaux, notamment ceux des Pippinides, et la position stratégique prennent une importance capitale dans la fondation et le développement de ces établissements. Saint Landelin et son disciple saint Ursmer fondent dans la vallée de la Sambre Lobbes, Aulne...

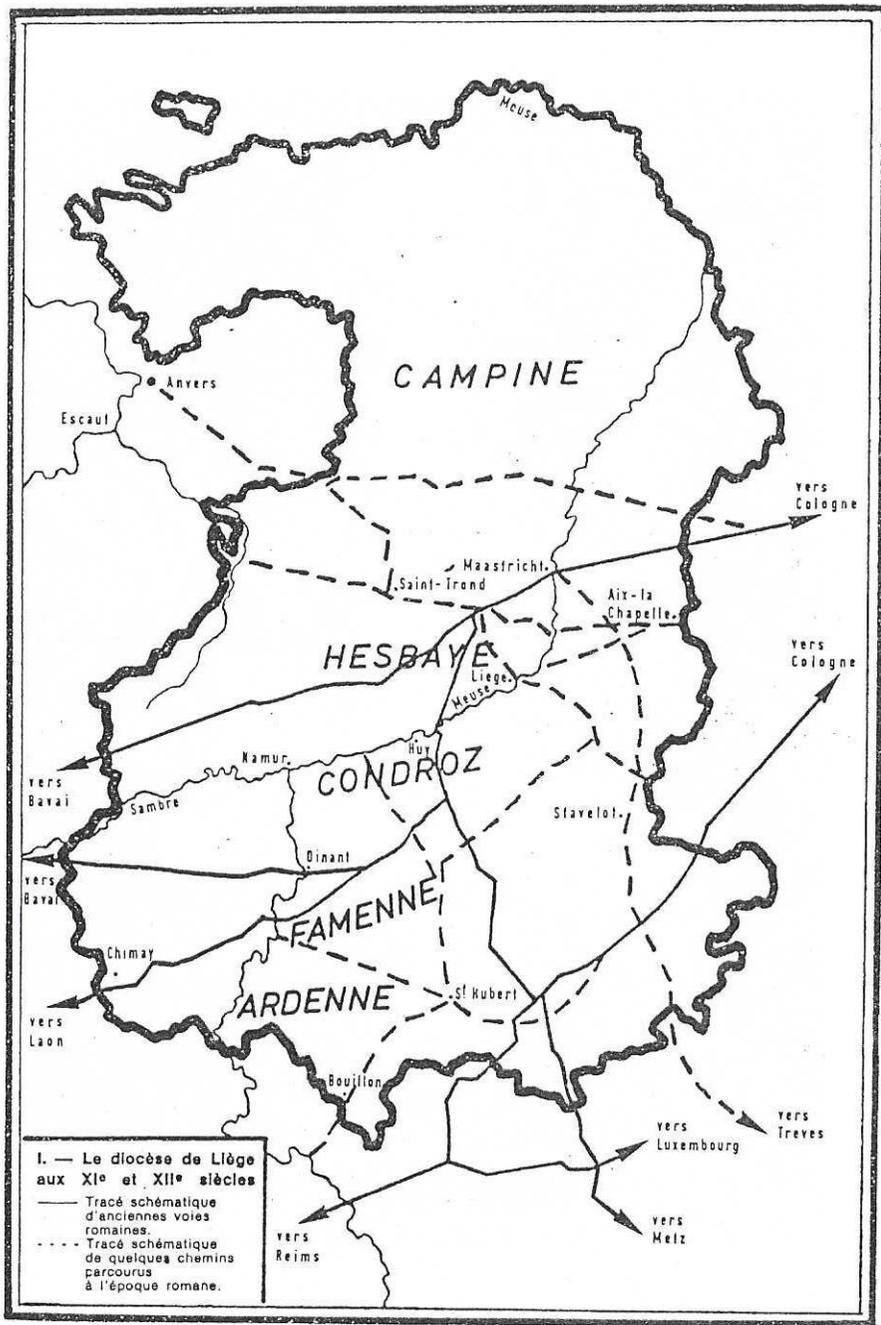
2. Portrait-robot d'un évangéliste

Ce serait une gageure de vouloir dresser le portrait-robot d'un évangéliste à partir de sources historiques si maigres. Pourtant quelques caractéristiques se dégagent et il faudra un jour tenter de rassembler toutes les informations à ce sujet.

La plupart de ces missionnaires - et le terme est trop gommé par l'imagerie missionnaire de l'époque moderne - arrivent dans nos régions, encouragés par les puissants, sous la protection des rois mérovingiens, des maires du palais ou des grands propriétaires fonciers. Indépendamment d'une piété reconnue ceux-ci ont intérêt à voir s'organiser l'Eglise sous leur protection, dans l'esprit de l'adage " ni foi, ni loi ". L'Eglise est un élément d'unité et de maintien de la culture. L'évangéliste garde ou prend contact avec Rome, résidence du successeur de Pierre, et intensifie ainsi les relations.



Buste-reliquaire de saint Lambert
Orfèvrerie avant 1512
Liège, Trésor de la Cathédrale



Carte du Diocèse de Liège avant 1559 d'après J. Lejeune



Ouverture de la chasse de saint Siméon à Lierneux : bourses à reliques et authentiques



Martyre de saint Lambert dans un missel illustré du XVIIe siècle

ser tobett. end frap sich selber bis er starb. also rach got sein liebe Sienerin. Da begruben sy dy criste in caladonia mit andacht. Da wurde got grosse wund mit ir an inde end an beyde die empfiengē sē tauff. I tum helff ens sant

Eufemia end gott erworben. Surtz u grot marter alles s; ens nutz sy an seligē an lē be. end die ewigen freud Amen.

Von sant Lamprecht



Ant Lamprecht w3

ein cristen. end het goet lieb. vñ was edel von geschelechte. end was noch edler von seinē heyligen leben end von seinen tugenden. end hetten in die menschen lieb vñ kindhert auff omb sein heylig keye. wan er die net got mit eleys tag end nacht. mit betē mit vasten mit wache. vñ mit vil ander guter vrbūg darumb machte mā in zu bischoff nach sē als sein meyster Theodardus von sē tod abgiēg in d kirchen zu Traiecto. end het in der kunig Hildericus gar lieb. vñ eret in fur all bischoff darumb neyd man in gar ser. end vertriben in on schuld von sē bistumb. end satzten einē an dērn an sein stat der hies Feramundus. Da kam sant Lamprecht in ein closter. vñ w3 wol siben iar darin. end het einen schōnen heyligē wandel. end eines nachtes stund er auff. end roolt betē vñ viel on seinē willen als vast auff dem estrich das es erhal. s; erbd. d abbt vñ sprach. wer das gethan het d solt zu sē creutz goen. Da gieng sant Lamprecht als bald zu sē creutz also barfuf in einē herin hemd. Da w3 es gar kalt. end stund in sē kalten schnee vnd eyß als lang bis sich dy brüder nach d metre vermerten. vñ da in der abbt nit sahe. Da fragte er nach im. Da sprach d brüder einē. er ist zu sē creutz gegangen. Da schickte d abbt nach in vñ hie in wider kummen. end bat in end dy

munich all das er in das vergeh s; et er. vñ tet in da ein schōne predig vñ d gedultig keye. Nach dem siben iaren da ward Feramundus auch von dem bistumb vertriben. Da w3 nun kunig Pippin an das reich kummen. Der setzet sant Lamprecht wider auff das bistumb da lebte er aber heyligliche vñ gerechtliche end straffte den kunig selber gar ser vñ ein schlaffrauen dy er het. Da was einē d hies Dodo der was der selben frauen bruder. end was in des kunigs hoff. end der selb w3 auff sant Lamprecht gar zornig. end nam vil menschen mit im. vñ vmblegte des bischoffs hoff end wolt sieh an im rechen. s; sagt ein knecht dem bischoff da er an seinem gebet was. Da getrauet er got wol er wolt sieh ir erwere. vñ in der selben gehe begreiff er ein schwert. vñ kam wid zu im selber. vñ warff s; schwert wider auß der hand. end gedacht in es wer beser er eberwund da mit s; er sturb dan s; er sein geweychte hande damit vermeyliger mit dem blut der sunder. vñ sprach zu seinē gesitt de sy solten ir sünd beychten. vñ solten sē gedultiglichen leyden. end zuhand vielen d; d; spen menschen eber sy. end schlugen sē heyligen bischoff sant Lamprecht zu tod sy w3 er an seinē gebet lag. Da fur sein sel zu sē ewigen freuden. s; w3 nach Christi geburt sechs hundert end eyßfar. end schlugen seinē ge

Martyre de saint Lambert dans un passionnaire incunable de 1488

Quant à leur comportement, leur charisme dut impressionner les foules. "Hommes de Dieu" et modèles de vie chrétienne, chacun impressionne par ses vertus et plus que tout par l'exercice de la charité. N'est-ce pas là un des succès du culte de saint Martin de Tours, "le treizième apôtre" ? Les *Vitae*, même tardives, insistent sur les références des uns aux autres dans l'accomplissement de leurs actes "saints". Tous ont en effet été "canonisés", certains de leur vivant déjà. Ils constituent un phénomène hagiographique classique propre à beaucoup de communautés ecclésiales, dont la gloire est proportionnelle au prestige des saints qui les ont illustrées. Certaines tendraient même à revendiquer l'apostolicité des origines de leurs saints patrons.

Enfin, le terreau était prêt à recueillir la semence. Les invasions n'avaient pas balayé tout élément chrétien; le christianisme s'adapte aux coutumes barbares et donne naissance à un syncrétisme religieux. Le contenu de la prédication nous échappe. La plupart des prédicateurs sont étrangers à la région qu'ils évangélisent. Comment ont-ils véhiculé leur message? Ont-ils eu recours à des interprètes? Pourtant l'essentiel de leur oeuvre est assuré par cette prédication, le baptême et les fondations diverses qu'ils érigent. Leur catéchèse dut être à la mesure de leur auditoire : pénitence et pardon pour la récompense éternelle, avec les commandements de Dieu pour base d'existence.

Joignant le geste à la parole, les évangélistes détruisent des temples, renversent des idoles, suppriment des usages. Mais, comme l'écrit le Père de Moreau : " Le grand art du christianisme fut de substituer les habitudes nouvelles aux anciennes, dans un cadre matériel et temporel à peine renouvelé : conservation des lieux sacrés, souvent même édification de l'église sur l'emplacement du temple, concordance du calendrier, qui va jusqu'à l'imitation des fêtes païennes".

Le rôle des évêques dans l'évangélisation de nos régions est à souligner. A l'époque mérovingienne, l'évêque est choisi parmi les familles importantes de l'aristocratie. C'est un personnage considérable qui domine la vie de sa cité et exerce son action dans la vie religieuse, sociale mais aussi politique. S'il est élu canoniquement par le clergé et par le peuple, les règles sont rarement pleinement appliquées. Des liens permanents existent avec la noblesse et son style de vie. Sa formation résulte d'un niveau d'enseignement modeste et toutes les carrières épiscopales sont loin d'être planifiées à l'avance. L'évêque voyage beaucoup : visite canonique du diocèse, consécration d'églises, synodes, séjours à la cour, à Rome... Les tournées pastorales de saint Hubert sont exemplaires. Ce personnage-clé de l'évêque bienfaisant va obtenir très vite les honneurs des autels et parmi les traces les plus importantes de son culte la rédaction d'une ou plusieurs *Vies*. Parfois une même personne exerce des fonctions abbatiales et épiscopales.

L'action civilisatrice de l'Eglise s'est opérée non seulement dans la création de centres religieux bientôt appelés à un développement culturel et artistique brillant, mais aussi dans l'adoucissement des moeurs teintées à l'époque d'une brutalité et d'une sauvagerie endémiques. L'Eglise se penche sur la misère des serfs et contribue à libérer les esclaves, qu'Elle considère comme des hommes et non comme des choses. Alors qu'au IVe siècle la structure ecclésiastique était avant tout urbaine et épiscopale, un lent processus va permettre aux clercs de se dégager de l'étroite dépendance hiérarchique et d'exercer des pouvoirs sacerdotaux (baptême, prédication, messe...). Pour les sacrements, les fidèles sont assignés à une église et à son prêtre, formant ainsi une paroisse. La subsistance de ce prêtre sera assurée par les revenus attachés à son église. Civilisateur encore le rôle d'asile rempli par l'Eglise dans une société à la justice expéditive où la vengeance privée s'exerce.

3. Quelques saints mosans, selon l'ordre du calendrier

SAINT HADELIN (3 février)

Présenté depuis le XIe siècle comme le disciple de saint Remacle, saint Hadelin aurait fini ses jours dans un ermitage situé à Celles, non loin de Dinant. Ses reliques conservées dans une châsse mosane des XIe-XIIe siècles ont été transférées à Visé en 1338; elles accompagnaient dans cette ville le chapitre des chanoines de Celles qui y était implanté par l'évêque.

SAINT AMAND, "l'apôtre de la Belgique" (6 février)

Originaire comme elle d'Aquitaine, saint Amand conseilla à Itte, femme de Pépin I (le Vieux dit de Landen), maire du palais de Dagobert Ier, de fonder le monastère de Nivelles. Il fut évêque des Tongres pendant trois ans ca 659. Mais son action missionnaire s'exerça principalement dans les vallées de l'Escaut et de la Scarpe. Il y fonda plusieurs monastères dont Elnone, plus tard Saint-Amand, où il mourut et fut enseveli après 675.

SAINT MENGOLD (8 février)

Au douzième siècle au plus tard, Mengold, chevalier martyr, fut adjoint à Domitien dans le patronage de la ville de Huy. La Vie latine, qui fut alors rédigée, en fait un fils du roi d'Angleterre et neveu de l'empereur d'Allemagne; il partit en pèlerinage pendant sept ans, pénitent, assassiné et enterré à Huy à son retour. En réalité, la principale tradition que cette Vie rapporte concerne un personnage historique nommé Meingaud, comte lotharingien, importante figure de l'aristocratie franque du IXe siècle, assassiné en 892 à l'abbaye de Retel sur la Moselle et sans doute inhumé à l'abbaye Saint-Maximin de Trèves dont il était abbé laïc. Cet assassinat fut à l'origine d'une vengeance privée et de profonds troubles qui secouèrent la région rhéno-mosellanne. Rien ne permet d'expliquer sûrement le cheminement de cette tradition qui amena au XIIe siècle à Huy l'élaboration d'un véritable roman hagiographique. La dernière pièce à verser au dossier est l'analyse au Carbone 14 d'un ossement de Mengold prélevé dans sa châsse : elle établit qu'il s'agit d'un personnage carolingien.

SAINTE JULIENNE (5 avril)

A la fin du XIIe siècle, Julienne orpheline fut confiée à la léproserie de Cornillon près de Liège. Choisie comme prieure en 1222, elle voulut instaurer dans la maison une discipline monastique et s'en prit aux privilèges qu'y exerçait la Cité de Liège, ce qui lui occasionna des exils jusqu'à sa mort le 5 avril 1258. Favorisée de visions, elle s'employa sa vie entière à établir une fête en l'honneur de l'Eucharistie. Liège et la collégiale Saint-Martin restent les hauts-lieux de l'institution de cette nouvelle fête liturgique qui finit par s'implanter dans toute la chrétienté. Son culte n'est pas très important au Moyen Age et à l'époque moderne, ce n'est qu'au XIXe siècle qu'il va connaître une plus large diffusion.

SAINTE GERTRUDE (17 mars)

Soeur de sainte Begge, toutes deux filles du maire du palais d'Austrasie, Pépin l'Ancien. Fondatrice avec sa mère Itte du monastère de Nivelles, elles y accueillent souvent Feuillen qui leur sert de guide spirituel. Culte et iconographie importants.

NIVELLES, MODELE D'EGLISE DE PELERINAGE

Les importantes fouilles archéologiques menées à Nivelles par J. Mertens permettent de mieux saisir les origines de l'édifice. La chapelle cimetiérale, dédiée à saint Pierre, regroupe plusieurs caveaux maçonnés; c'est un rectangle allongé de +/-7 mètres sur 23, aux murs d'environ 50 cm d'épaisseur, de petits blocs de grès, avec un enduit blanc sur les parois. Un nouvel édifice (+/-8 X 30 m.) fut construit à la fin du VIIe siècle et le tombeau de sainte Gertrude y occupe la place d'honneur dans le chœur. Trois sanctuaires carolingiens vont lui succéder suite aux nécessités nouvelles du pèlerinage. La crypte annulaire ou confessio, dont les étroits couloirs étaient incomodes, est nivelée et le mausolée de la sainte surélevé sur un podium à gradins. Au Xe siècle, le vaisseau est agrandi vers l'Ouest (59 X 21 m.). L'édifice est reconstruit dans la première moitié du XIe siècle (Consécration en 1046). Les reliques de sainte Gertrude sont alors retirées de son tombeau et placées dans une châsse.

SAINTE DOMITIEN (7 mai)

Domitien fut évêque de Tongres-Maastricht vers 535-549 mais son culte n'est attesté à Huy, dont il est patron, qu'à partir du XIe siècle. En 1066, l'évêque de Liège Théoduin procéda en grande pompe à la translation des reliques du saint dans la nouvelle collégiale qu'il avait fait édifier. A cette occasion, une Vita fut rédigée pour vanter ses mérites. D'après elle, l'évêque aurait exterminé à Huy un dragon qui infectait une fontaine et fait rejaillir une eau miraculeuse. La chapelle Saint-Domitien à Huy conserve le souvenir de cet exploit légendaire; son eau fébrifuge fut renommée du XVIIe jusqu'à nos jours. Mais au Moyen Age, la thaumaturgie du saint ne s'est pas limitée à cette spécificité : Domitien délivre les prisonniers, ressuscite les noyés, protège les voyageurs... La dévotion mariale de l'évêque et sa prédilection pour Huy l'auraient incité à souhaiter y reposer.

SAINT SERVAIS (13 mai)

Premier évêque historiquement attesté de Tongres et même de Belgique, il a souscrit aux actes des conciles de Sardique (Sofia) en 342/343, de Cologne en 346, et de Rimini en 359, et est en outre mentionné comme ambassadeur de Magnence auprès de Constance, empereur d'Orient en 353. Il apparaît ainsi comme un défenseur de l'orthodoxie, fidèle aux canons du concile de Nicée dans la querelle arianiste. Grégoire de Tours (+593/594) rapporte qu'il fut inhumé à Maastricht dans la "grande église" que saint Monulphe lui avait fait construire. Illustre témoin de l'orfèvrerie mosane de la seconde moitié du douzième siècle, sa châsse constitue le fleuron du remarquable trésor de reliques conservé en l'actuelle église Saint-Servais à Maastricht.

SAINT REMACLE (3 septembre)

Aquitain d'origine et disciple de saint Eloi, saint Remacle, premier abbé de Solignac est un moine colombanien. Il reçoit au milieu du VII^e siècle du roi d'Austrasie Sigebert III un vaste territoire dans la forêt d'Ardenne et fonde les monastères de Stavelot et de Malmedy. Ces deux monastères bénédictins seront des foyers de culture importants; certains des plus célèbres chefs d'oeuvre de l'art mosan des XI^e-XII^e siècles ont été réalisés pour leur décoration. Enterré à Stavelot, son corps élevé sur les autels est au centre d'un pèlerinage dans un vaste édifice reconstruit plusieurs fois et embelli au cours des siècles.

SAINT LAMBERT (17 septembre)

Issu d'un haut lignage franc, saint Lambert est né à Maastricht. Confié à Théodard, l'évêque du lieu, il reçut une formation cléricale complétée, à la cour du roi, par l'éducation palatine. Nous sommes bien informés sur la vie de ce saint par un écrivain qui a connu un de ses serviteurs. Dès son enfance, Lambert s'était fait remarquer par ses vertus chrétiennes mais aussi par sa vive intelligence et l'évêque l'avait pris en affection. Après l'assassinat de Théodard vers 670, Lambert fut désigné par le clergé et le peuple pour lui succéder et le roi d'Austrasie, Childéric II, l'investit. L'évêque administra au mieux son diocèse et fut l'un des évangélisateurs de la Texandrie, région naturelle de la Campine. L'immunité de possessions de l'Eglise de Tongres-Maastricht aurait été accordée à saint Lambert par Clovis III (691-695). Ce privilège, qui soustrayait les terres de l'Eglise à la juridiction des agents du roi, fut à l'origine d'une guerre privée entre les gens de l'évêque et ceux du domesticus Dodon, administrateur du domaine royal, irrités d'empiètements à leur autorité. Les esprits s'aigrirent et les neveux du prélat, Pierre et Andolet, excédés des vexations subies, mirent à mort leurs responsables, Gall et Riold. Pour le premier biographe, ce châtement était mérité mais il indique très clairement que le saint désapprouvait cette justice criminelle et sommaire. Or Gall et Riold étaient apparentés à Dodon; celui-ci résolut de venger ses proches.

A l'aube d'un 17 septembre, vers 705 au plus tard, Dodon, à la tête d'une troupe armée, surprit le pontife dans la villa de Liège, où Lambert aimait séjourner. Liège n'était alors qu'un village groupant quelques maisons et une chapelle où, selon une tradition tardive, l'évêque avait amené les restes de son prédécesseur Théodard. A l'approche des hommes de Dodon, Lambert eut un sursaut de défense, il saisit une épée mais la rejeta aussitôt. Il exhorta ses compagnons au repentir et reprocha à ses neveux leur homicide. Se voyant près d'être massacré, il se retira dans sa chambre pour se préparer à la mort. Les neveux de l'évêque livrèrent combat aux agresseurs, mais ceux-ci furent les plus forts; ils massacrèrent une partie de la suite du saint. Un des guerriers grimpé sur le toit de la maison, en écarta les chaumes, et, de sa lance, asséna le coup fatal au prélat qui priait.



Les survivants du massacre déposèrent le corps du saint dans une barque et l'emmenèrent à Maastricht pour l'enterrer à l'église Saint-Pierre, aux côtés de son père.

La voix populaire canonisa rapidement le martyr. A Liège, à l'endroit où s'était déroulé le drame, s'opéraient des miracles et, à défaut du corps du saint, les pèlerins vénéraient tout ce qui lui avait appartenu. La foule voulut édifier une basilique sur les lieux mêmes du martyre; saint Hubert, successeur de Lambert à l'épiscopat, ne s'y opposa pas. Bien mieux, après une enquête scrupuleuse, Hubert décida la translation du corps de son prédécesseur de Maastricht à Liège, treize ans après la mort du saint, c'est-à-dire vers 718 au plus tard. Cette translation avait une valeur de reconnaissance officielle de la sainteté de Lambert, vénéré comme martyr de la foi par ses contemporains. Ce voyage triomphal de Maastricht à Liège s'accompagna de miracles. La population de Liège était sortie à la rencontre du cortège et fit escorte au saint jusqu'à sa nouvelle basilique. Là, le tombeau de saint Lambert fut " recouvert d'un riche mausolée admirablement orné par le travail des artistes, par l'abondance de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et des bijoux de toutes espèces, apportés alors et dans la suite par les riches ou les puissants du jour ".

Acte capital du VIII^e siècle, le transfert des reliques de saint Lambert entraînera le déplacement du siège épiscopal de Maastricht à Liège et fera la fortune historique de la localité. Le culte du saint connut un développement considérable, surtout dans le diocèse de Tongres-Maastricht-Liège dont il devint vite le patron, et dans les régions germanophones. Plusieurs centaines de lieux de culte ont été répertoriés. Au cours de l'Ancien Régime, saint Lambert sera l'image-symbole de l'évêché et de la principauté de Liège; ses reliques dont son chef conservé dans le célèbre buste-reliquaire du XVI^e siècle et le reste de son corps dans sa châsse, seront sa personnification terrestre et l'âme-même de la patrie liégeoise, dans ses joies comme dans ses malheurs. L'antienne Magna Vox, composée au Xe siècle par l'évêque Etienne en l'honneur du saint martyr, servira d'hymne national.

SAINT QUIRIN (11 octobre)

Compagnon de Nicaise et de Scuvicule, martyrs du Vexin au I^{er} siècle, saint Quirin deviendra patron du monastère de Malmedy, où son culte se développera à partir du XI^e siècle. Ses reliques sont aujourd'hui conservées dans une châsse du XVII^e siècle.

SAINTE ODE (23 octobre)

Un testament de 634 d'un diacre de Verdun mentionne à Amay une certaine Chrodoara, dont le sarcophage en pierre fut retrouvé en 1977 sous le chœur de l'église d'Amay. Il y a tout lieu de l'identifier avec la patronne locale, sainte Ode, veuve et fondatrice de l'antique sanctuaire. Une Vie latine du XIII^e siècle nous en raconte l'histoire, qu'illustre les panneaux d'une châsse contemporaine. L'élévation des reliques de sainte Ode aurait eu lieu par l'évêque Floribert, fils et successeur de saint Hubert, vers 740, date probable du sarcophage découvert en 1977.

SAINT HUBERT (3 novembre)

Issu vers 665 d'une famille peut-être apparentée à Plectrude, femme de Pépin II, maire d'Austrasie, Hubert renonça au monde pour devenir prêtre dans l'entourage de saint Lambert. Il avait eu précédemment un fils du nom de Floribert, qui lui succédera d'ailleurs comme évêque de Liège. Successeur de Lambert à l'épiscopat vers 705, Hubert est l'apôtre de l'Ardenne et de la Texandrie. Il mourut le 30 mai 727 à Tervuren en Brabant, des suites d'une blessure survenue lors de l'établissement d'une pêcherie à Nivelles-sur-Meuse, près de Visé. Tous ces détails furent consignés, une vingtaine d'années après sa mort, dans une Vita par un clerc, vraisemblablement liégeois et familier du saint. Il fut enterré près du palais à Liège, en l'église Saint-Pierre qu'il avait fondée et qui aujourd'hui a disparu.

Le 3 novembre 743, jour désormais retenu pour sa fête par tous les calendriers, eut lieu la reconnaissance solennelle de ses reliques, en présence du maire du palais Carloman et des principaux dignitaires de la cour, ce qui, pour l'époque, équivalait à une canonisation. Le 30 septembre 825, l'évêque de Liège Walcaud décida le transfert de son corps à Andage en Ardenne pour des raisons qui nous échappent. Le pèlerinage à Hubert handicapait-il celui rendu à Lambert? Saint Hubert reste pourtant toujours le patron de la ville de Liège alors que saint Lambert est patron du diocèse.

ANDAGE, BIENTOT SAINT-HUBERT, UN PELERINAGE DE RENOMMEE INTERNATIONALE

Le maire du palais d'Austrasie, Pépin II, et sa femme Plectrude fondèrent en Ardenne à Andage une communauté de clercs réguliers à la tête de laquelle ils placèrent leur chapelain Béréglise. L'évêque Walcaud, vers 817, redonna un souffle à ce monastère en y plaçant des moines bénédictins auxquels il confia en 825 un atout majeur : le corps entier de saint Hubert. Le pèlerinage obtint un succès populaire international au point d'entraîner la disparition de l'ancien toponyme Andage au profit du nom de Saint-Hubert. Le site de la forêt, les croyances et les coutumes de ses habitants devaient progressivement modeler le culte du premier évêque de Liège.

Il y devint patron des chasseurs et guérisseur de la rage. Au coeur d'un domaine de chasse, le saint fut honoré par les veneurs et, dès le XVe siècle, la légende du cerf crucifère de saint Eustache fut habilement détournée dans le culte de saint Hubert. On sait le succès iconographique extraordinaire qu'elle connut. Beaucoup de pèlerins venaient solliciter les vertus thérapeutiques de l'étole que saint Hubert avait reçue d'un ange lors de son sacre à Rome selon une légende. La taille, opération pratiquée par les moines pendant tout l'Ancien Régime, consistait à introduire un filament de l'étole sainte dans le front des personnes mordues par les chiens ou les loups enragés.

SAINT TRUDON (23 novembre)

C'est sur un domaine de Hesbaye qui lui appartenait que Trudon (+ 693), riche propriétaire, plante une communauté religieuse, qui allait par la suite devenir l'important monastère bénédictin de Saint-Trond.

SAINTE BEGGE (17 décembre)

Fondatrice et première abbesse du monastère d'Andenne où ses reliques reposent dans une châsse du XVIIe siècle. Soeur de sainte Gertrude de Nivelles.

CONCLUSION

Avons-nous suffisamment insisté sur l'intérêt de l'hagiographie ? Avons-nous complètement démontré son intervention dans des domaines très divers ? Parmi d'autres, toute recherche sur l'histoire d'une église devra prendre en considération le culte des saints. Un sanctuaire n'est souvent mentionné dans les sources historiques que par son seul titre, le nom d'un saint, plus généralement déterminé par les autels qu'il renferme, dont les vocables sont divers, et la vie de la communauté religieuse s'organise notamment autour du culte de ces saints.

La préparation d'un dossier hagiographique implique certains mécanismes. Nous espérons pouvoir un jour en dresser l'inventaire de manière à mieux guider le chercheur. D'autres sources - diplomatiques, nécrologiques... - peuvent aussi apporter leur pierre à l'édifice. La " Nouvelle Histoire " prend en considération toutes ces sources. Pour établir un dossier hagiographique médiéval, il faut aussi éviter de s'en tenir strictement à cette période chronologique. Avant nous, les hommes ont eu une conscience historique et ont recopié les documents pour en entretenir la mémoire. Ainsi, un document nettement postérieur peut apporter un témoignage important sur le Moyen Age. Enfin, l'interdisciplinarité doit jouer et chaque spécialiste consulté exprimer son avis.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Nous nous en tiendrons seulement aux grandes synthèses francophones :

- BALAU (S.), Les sources de l'histoire de Liège au Moyen Age, Bruxelles, 1903.
 VAN DER ESSEN (L.), Le siècle des saints, Bruxelles, 1942.
 de MOREAU (Ed.), Histoire de l'Eglise en Belgique, 5 vol. et 2 suppl., Bruxelles, 1940-1948.
 LEJEUNE (J.), De la principauté à la métropole, Anvers, 1967.
 ROUSSEAU (F.), L'art mosan. Introduction historique, 2e éd., Gembloux, 1970.
Histoire de la Wallonie, sous la direction de GENICOT (L.), Toulouse, 1975.
La Wallonie, le pays et les hommes, 6 vol., Bruxelles, 1975-1980.

*
* *
*

Nous exprimons nos remerciements à Monsieur l'abbé Jean Hardy, qui a bien voulu relire notre manuscrit et nous faire part de ses remarques.